

6 Français

6.1 Présentation du sujet

Le philosophe Jean-Luc NANCY définit la communauté comme « ni communion, ni atomisation, seulement le partage d'un lieu, tout au plus un contact : un être-ensemble sans assemblage. »

La Communauté affrontée, Galilée, Paris, 2001, p. 43.

Vous direz dans quelle mesure cette citation éclaire votre lecture des œuvres inscrites cette année à votre programme : *Les Suppliantes* et *Les Sept contre Thèbes* d'Eschyle, la préface et les chapitres XVI à XX du *Traité théologico-politique* de Spinoza, et *Le Temps de l'innocence* de Wharton.

6.2 Commentaires sur les copies corrigées et conseils aux candidats

6.2.1 Présentation et expression

Chaque année, le jury rappelle à quel point la présentation et l'expression, la correction grammaticale et le respect des règles élémentaires d'orthographe et de syntaxe sont importants dans les copies. Il ne saurait que trop conseiller aux candidats de se relire, après la rédaction de leur dissertation mais — plus efficacement sans doute — au cours de leur rédaction.

Tout d'abord, les copies doivent être présentées avec clarté et rigueur : il faut, autant que possible, éviter les ratures, s'appliquer au moment de la mise au propre (en soignant la calligraphie), même si l'épreuve est courte, respecter les normes formelles concernant la présentation des paragraphes, les sauts de ligne ou les alinéas. En outre, toute initiative permettant d'améliorer la lisibilité des copies (ajout d'une marge, par exemple) est la bienvenue.

Ensuite, sans sombrer dans le déclinisme, le jury constate que l'expression au sens large est généralement faible, même dans certaines copies qui proposent une réflexion intéressante. Les règles de grammaire, parfois les plus élémentaires, sont omises : les accords (nom-adjectif ; sujet-verbe) sont malmenés et la conjugaison (même au présent de l'indicatif : « ils *croi » ; « ils se *copi ») subit des avaries que l'on ne saurait expliquer par le seul manque de temps.

Enfin, le lexique manque de richesse, de précision et de variété : le jury rappelle que les candidats ont une année pour découvrir les concepts liés au sujet. Il était donc fâcheux de lire des copies confondant « communion » et « communauté », voire ignorant le sens de « communion ». Le travail en cours d'année n'est pas seulement l'occasion de découvrir des œuvres et une méthode, mais il doit fournir un prétexte à chaque candidat pour enrichir son vocabulaire et manier avec précision des concepts qui ne sont pas interchangeables.

Pour finir, rappelons aux candidats qu'ils ont une année pour maîtriser l'orthographe des noms propres liés à leurs œuvres au programme : Polynice, par exemple, a souvent vu son nom être décliné en *Polinyce, ou en des variantes plus exotiques comme *Polynyce.

6.2.2 Introduction et analyse du sujet

C'est sans doute en ce qui concerne ces points que les candidats doivent être les plus attentifs — et le traitement du sujet de cette année a permis de sonder à quel point nombre de candidats n'ont pas bien lu le sujet. En préambule, rappelons qu'il est utile de comprendre, en lisant attentivement le sujet, qui en est l'auteur : le jury a été surpris que la citation ait été, à de nombreuses reprises, attribuée à Galilée (1564-1642), pourtant mort 359 ans avant la publication de cet ouvrage (2001). Il

est indéniable qu'il s'agit d'une inadvertance mais elle trahit, dès l'analyse du sujet, une mauvaise lecture de ce dernier, ce qui, en général, n'augure rien de bon pour la suite.

Ensuite, les candidats doivent tenir compte de l'ensemble du sujet, sans négliger un mot, voire une expression ou une phrase, comme ce fut fréquemment le cas : trop de copies n'ont tenu compte que de la deuxième partie de la citation (« un être-ensemble sans assemblage »), sans aborder la première. Ceux qui l'ont fait ont majoritairement fait un contresens sur le mot « atomisation », qui signifie « dispersion », « éclatement », « émiettement ». L'auteur de la citation expliquait donc que, pour former une communauté, les membres n'ont pas besoin d'être profondément unis entre eux (la « communion »), mais ne peuvent pas non plus être dispersés (l'« atomisation »). Sa thèse résultait de cette double négation, de ce double rejet : la communauté ne serait que le partage d'un espace géographique. La suite de la citation allait en outre dans ce sens : la communauté selon J.-L. Nancy est un « être-ensemble sans assemblage » ; elle n'est qu'un groupe partageant un espace, sans fusion particulière de ses membres.

Le jury se réjouit que les candidats aient fourni un effort de problématisation, malgré leur difficulté à cerner le sujet : il est évident que les candidats ont bien perçu l'ambiguïté et la limite de ce sujet, qu'ils ont essayé d'explorer avec plus ou moins de succès. En effet, l'analyse du sujet et la problématisation ne doivent pas être un prétexte à une dissertation sur autre chose : le jury est toujours déçu de lire des dissertations récitant un cours appris dans l'année (sur les rapports entre individus et communauté), après une bonne introduction, une problématique pertinente et une annonce de plan prometteuse. Certains étudiants ont, par exemple, annoncé l'idée que la communauté était avant tout le partage d'un lieu, sans revenir sur ce point dans le développement. L'étape du brouillon et de la relecture doivent permettre de s'assurer de la cohérence entre l'introduction et le développement.

6.2.3 Méthodologie

Le jury est globalement satisfait de l'attention portée à la méthode de la dissertation et ne s'appesantira pas sur les copies qui recourent à une méthode qui n'est pas du tout celle attendue dans le cadre de cette épreuve.

De façon générale, les introductions sont bien développées et les copies tentent de suivre la méthode de la dissertation sur programme :

- Les copies proposent souvent une amorce, plus ou moins heureuse, plus ou moins convenue (il faut éviter les « de tout temps, les hommes se sont réunis en communauté »), et surtout plus ou moins reliée au sujet. Aussi, la parabole schopenhaurienne des porcs-épics était la bienvenue, à condition qu'elle ait été explicitement reliée au sujet.
- Presque toutes les copies recopient le sujet et tentent d'en fournir une analyse. Rappelons toutefois que donner une définition des mots n'est pas suffisant : il faut avant tout expliquer ce que signifie la citation. Que dit l'auteur ? Comment ? Qu'est-ce que cela implique ? Donc, quelles limites peut-on y voir ?
- Souvent, les copies ont perçu la limite du sujet. De là, elles ont tenté de poser une question. Rappelons aux futurs candidats que la formulation de la problématique est un moment central du sujet : aussi doit-elle être l'objet d'une attention particulière. Il ne faut donc pas mélanger une interrogation de style direct et de *style indirect* (*« en quoi la communauté repose-t-elle sur le partage d'un lieu ? »).
- L'annonce du plan doit être conforme au contenu des parties.
- Le développement a souvent été en trois parties. Toutefois, les différences de taille (la première partie étant généralement beaucoup plus longue que la dernière) et/ou le découpage en deux

sous-parties montrent des difficultés de gestion du temps. Le jury rappelle que la dissertation doit traiter le sujet : il faut donc que les termes du sujet apparaissent fréquemment, au moins au début de chaque partie, pour montrer la progression argumentative et surtout le lien avec la citation de départ.

- La conclusion est souvent le passage le moins bien maîtrisé — sans doute faute de temps, même si presque toutes les copies ont tenté d'en rédiger une. Elle doit certes rappeler les arguments avancés dans la copie, mais surtout proposer un bilan, ou, pour le dire plus clairement, une « réponse » au problème initialement posé. Idéalement, une ouverture est attendue pour élargir le problème — par exemple, on pourrait appliquer la citation du sujet à une autre œuvre d'un des auteurs au programme pour en étudier la pertinence d'une autre manière. Dans tous les cas, on évitera de finir par une citation. Un détail, enfin : la locution « en guise de », qui annonce souvent le début de la conclusion (« en guise de conclusion »), est maladroite car elle signifie « à la place de », « à la manière de ». Or le jury veut une conclusion et non un paragraphe qui y ressemble.



6.2.4 Le recours aux œuvres

≠ X/ENS
😊!

Même si *Le Temps de l'innocence* a souvent été bien mieux compris que les autres textes, il est agréable de constater que les candidats ont essayé de citer les quatre œuvres. Toutefois, il est important de rappeler que l'épreuve cherche non pas à illustrer des idées par des œuvres, mais à *illustrer des idées par la confrontation et la mise en parallèle des œuvres* : cela signifie qu'au moins deux (et au mieux trois) textes doivent être cités dans chaque partie. Même si cela n'est pas toujours possible, les candidats doivent essayer de confronter tous les textes, soit pour montrer leur ressemblance à l'intérieur de chacune des parties, soit au contraire pour en souligner les différences d'une partie à l'autre.

Concernant les œuvres au programme, Eschyle a été lu et cité de façon approximative : le mythe des Danaïdes, la légende des Labdacides et le dilemme d'Antigone ont été majoritairement exploités à la place du texte lui-même. Le *Traité théologico-politique* de Spinoza a souvent été réduit à un recueil d'exemples : nombre de candidats ont laissé de côté la dimension proprement philosophique de ce texte. Enfin, les lectures biographiques, si elles peuvent être intéressantes, ne sauraient être suffisantes : le *herem* dont Spinoza a fait l'objet pouvait effectivement être utilisé comme exemple, mais tout le *TTP* ne pouvait se réduire à cela, pas plus qu'il ne pouvait se résumer à deux ou trois citations attendues, comme « s'ils ne s'entraident pas, les hommes vivent très misérablement ».

La plupart des copies témoignent du sérieux de la préparation à cette épreuve ; l'application des conseils donnés ici ont vocation à orienter les candidats pour leur travail de l'an prochain. Remarquons enfin que le jury a pu apprécier la parfaite maîtrise de la méthode, la connaissance remarquable des œuvres, la finesse de l'analyse du sujet, et la fluidité du style dans les copies les meilleures.

Un exemple de corrigé complet est présenté en annexe. Il excède bien sûr ce qui est attendu le jour du concours, mais il essaie de présenter les ressources multiples que les œuvres offraient aux candidats pour traiter le sujet.

Un exemple complet de corrigé est présenté dans l'annexe W. Il excède bien évidemment ce qui est attendu un jour de concours, mais il essaie de présenter les ressources multiples que les œuvres offraient aux candidats pour traiter le sujet.

W Français

Au livre III de sa *Politique*, Aristote fait de « la communauté du domicile » une des « conditions préliminaires » à l'instauration de la cité. Dans la lignée, Jean-Luc Nancy définit la communauté, dans son essai intitulé *La Communauté affrontée*, comme « ni communion, ni atomisation, seulement le partage d'un lieu, tout au plus un contact : un être-ensemble sans assemblage ». Le philosophe définit ici la communauté par la négative : tout semble en effet restreindre la vision qu'il en propose, puisqu'il la limite au fait de se tenir dans un même lieu, ni plus ni moins. La structure binaire initiale fondée sur l'anaphore de « ni » explique en effet d'abord clairement ce que la communauté n'est pas : si les membres qui la composent n'opèrent pas de fusion profonde, ils ne sont pas non plus dispersés. La communauté forme simplement un tout réuni au même endroit, l'adverbe « seulement » confirmant une forme de réduction de la communauté au lieu. La locution adverbiale « tout au plus » accorde le « contact » (au singulier) comme un rapport maximal envisagé entre les membres du groupe, tandis que la préposition « sans » marque encore l'exclusion, l'absence de jointure entre les composantes de la communauté. Celle-ci est donc une forme d'entre-deux spatial à mi-chemin entre la fusion et la dissémination, caractérisé par le fait de loger dans un même espace, voire par le fait de se toucher ou de se fréquenter ponctuellement, comme presque accidentellement. Il s'agit de vivre les uns à côté des autres sans être fondamentalement liés les uns aux autres. Finalement, aucun rapprochement ni intellectuel ni psychologique ne serait nécessaire dans une communauté, le seul rapprochement obligatoire serait une proximité physique relative. L'expression finale assez brutale, fondée sur un néologisme : « un être- ensemble sans assemblage », insiste, par un subtil écho sonore, sur une forme de contradiction inhérente à la communauté : chaque individu y est finalement indépendant des autres, alors qu'ils sont côte à côte. Jean-Luc Nancy semble par conséquent exclure une relation interindividuelle d'ordre affectif ou une mentalité partagée entre les membres d'une société. Il nous engage alors à nous demander si l'on peut former une vraie communauté sans rien partager d'autre que le lieu dans lequel on se tient. En d'autres termes, suffit-il de vivre au même endroit pour se considérer comme membres d'une même communauté ? La communauté est-elle le regroupement d'individus dans un lieu commun, sans éparpillement, mais sans toutefois que ne soient nécessaires une union profonde et une jonction entre eux ? À la lumière de deux pièces d'Eschyle : *Les Sept contre Thèbes* et *Les Suppliantes*, de la préface et des chapitres XVI à XX du *Traité théologico-politique* de Spinoza, et du roman d'Edith Wharton intitulé *Le Temps de l'innocence*, nous montrerons tout d'abord qu'à première vue, le partage d'un lieu est en effet la base d'une communauté, et que des liens plus étroits ne sont pas obligatoires. Malgré tout, nos œuvres témoignent de communautés fusionnelles, tout comme de communautés dont les membres seraient dispersés, ce qui vient nuancer le critère définitionnel choisi dans notre citation. Ne peut-on pas alors tenter de fonder des communautés riches de partages plus profonds que la simple répartition d'un lieu commun, en redonnant du sens à l'« être-ensemble » ?

Certes, comme l'affirme Jean-Luc Nancy, la communauté semble pouvoir se réduire au simple fait de se fréquenter dans un même espace. Elle se caractériserait donc par le rassemblement d'individus sur un territoire commun où ils vivraient ensemble sans toutefois qu'une fusion fondamentale ne s'opère entre eux.

Premièrement, les membres d'une communauté partagent effectivement dans nos œuvres un même espace : ils se tiennent les uns avec les autres dans un lieu commun. Dans le roman porté à notre étude, non seulement les membres de la communauté de New York habitent la même ville depuis toujours, ce qui permet des interactions régulières, mais ils fréquentent régulièrement les mêmes lieux. Le vieil Opéra, haut lieu de culture, réunit notamment toute la bourgeoisie new-yorkaise : « Le monde élégant se plaisait encore à se rassembler, chaque hiver, dans les loges rouges et or quelque peu défraîchies de l'accueillante et vieille Académie » (ch. 1, p. 21). L'apparition d'Ellen Olenska dans la loge des Mingott fait d'ailleurs partie du « plan de campagne » de Catherine : « Lovell Mingott est allé la chercher » à Venise, où elle s'était réfugiée après avoir quitté son époux, et la réunion de la famille

dans la loge devant tout le vieux New York est bien le signe qu'elle réintègre la communauté, ce qui passe par la fréquentation de ce lieu symbolique. Newland Archer le comprend parfaitement, lui qui manifeste immédiatement sa solidarité avec sa future belle-famille par une « action décisive » : « entrer dans la loge de Mrs. Welland » (ch. 2, p. 33-34). Dans le traité de Spinoza, Dieu a choisi pour les Hébreux « une certaine contrée où ils pussent vivre en sécurité et commodément » (préface, p. 54). L'installation des Hébreux en terre promise est un des fondements de leur communauté. Enfin, la Grèce tout entière est le lieu de référence dans les pièces d'Eschyle. Les petites Danaïdes doivent prouver qu'elles sont les descendantes d'« une gardienne du temple d'Héra, Io », qui séjournait « jadis ici, en Argolide » (p. 60). Aimée de Zeus, jalousée par Héra qui la transforma en génisse et la fit poursuivre par « un insecte affolant », « un taon », elle ne fit que se réfugier en Égypte où elle donna naissance au fruit de ses amours avec Zeus, ancêtre des jeunes filles. Il faut donc les « trait[er] en Argiennes », ce que Pélasgos conçoit : « Vous semblez en effet avoir d'antiques liens avec notre pays » (p. 62). Elles intégreront finalement la « cité bien close » des Argiens (p. 84). Dans *Les Sept contre Thèbes*, deux cités grecques s'affrontent : Thèbes, dirigée par Étéocle après la mort d'Œdipe, et Argos, devenue le séjour de Polynice après le refus de son frère de lui restituer le pouvoir. Le point de vue adopté ici est celui des Thébains, qui partagent la préoccupation de leur chef Étéocle : « Quel est donc le destin de Thèbes ? Que deviendra ma cité ? » (p. 147). La communauté est donc bien avant tout le rassemblement de ses membres dans un lieu.

Cette nécessité de se retrouver ensemble dans un même endroit confirme que la communauté ne peut être « atomisation », c'est-à-dire dispersion totale, dissémination en plusieurs points éloignés. Spinoza explique qu'est suscité chez les Hébreux un amour tel de la patrie qu'ils préféreraient mourir plutôt que de lui faire défaut. Pensant que seul leur royaume est le royaume de Dieu, les citoyens considèrent comme trahison divine de se tenir hors de cette terre sainte, le culte de Dieu n'étant possible qu'en cet endroit : « Le seul fait d'aller habiter quelque part sur la terre étrangère était tenu pour flétrissant parce que dans la patrie seulement, le culte obligatoire de Dieu leur était possible, si bien qu'à part la terre sainte de la patrie, le reste du monde leur semblait impur et profane » (ch. 17, p. 127). De même, dans les deux pièces portées à notre étude, la peur des femmes composant le chœur est de se retrouver loin de l'endroit où se tient leur communauté. Les Thébaines, chez Eschyle, craignent de devoir quitter Thèbes, où elles vivent depuis toujours, « traînées – veuves de défenseurs [...] par les cheveux [...] tandis que la ville se vide », condamnées à vivre en captivité chez leurs ennemis, dans le « lit du soldat à qui le hasard les donne » (p. 154). Les Danaïdes ont fui l'Égypte pour descendre « aux rives d'Argolide, berceau de [leur] race » (p. 51), et redoutent qu'on ne les force à retourner sur cette « terre brumeuse » (p. 53). C'est d'ailleurs ce voyage de retour que se propose de mener à bien le héraut, porte-parole des Égyptiades, qui veut récupérer son bien (« Je retrouve ce que j'avais perdu », p. 82) et menace de traîner les Danaïdes par les cheveux jusqu'à la « galiote égyptienne » (p. 81) : « en route, en route » (p. 80). Faisant à présent partie de la communauté d'Argos, ayant obtenu « la résidence en ce pays » (p. 72), elles refusent de quitter « ce pays, son sol, ses eaux limpides » (p. 52). Enfin, dans le roman de Wharton, si Ellen s'est éloignée du clan familial, c'est bien parce qu'elle a « dispar[u] » hors du lieu de référence, après avoir épousé « un noble Polonais [...] qu'on disait avoir des installations princières à Paris, à Nice et à Florence, un yacht à Cowes et des chasses en Transylvanie » (ch. 8, p. 77). Alors qu'elle est « rentr[ée] dans sa patrie », les Mingott tolèrent mal qu'elle se soit installée dans un « bizarre quartier » (ch. 9, p. 83). Elle décrit pourtant sa petite maison comme « le Paradis », et déplore que sa « famille méprise [s]on petit refuge », à tel point que Beaufort a été chargé de lui trouver une autre maison « puisqu'on a décidé qu'[elle] ne devai[t] pas rester dans celle-ci ». Elle n'a « jamais vu une ville où l'on ait plus de répugnance à habiter les quartiers excentriques » (ch. 9, p. 88-89). La communauté ne saurait donc être dispersée : elle n'est pas « atomisation ».

Enfin, ce n'est cependant pas parce que la communauté n'est pas disséminée qu'elle doit devenir fusionnelle. Notre citation mentionne « tout au plus un contact », insistant d'emblée sur le fait que la communauté n'est pas « communion » : elle n'implique pas de relation étroite prolongée ni de corps ni d'esprit entre les individus qui la composent, lesquels peuvent ne ressentir les uns envers les

autres aucun désir d'union profonde. Chez les Hébreux, « le domaine des Chananéens » est même « partag[é] » au sens de « réparti » : « furent élus douze chefs, un de chaque tribu, auxquels [...] fut donné le droit de partager les terres » (ch. 17, p. 114). « Les hommes des tribus distinctes durent être réputés alliés plutôt que concitoyens », à l'égard du droit tout du moins, car « la division d'une chose commune en parts consiste uniquement en ce que chacun soit seul maître de sa part » et n'intervienne plus dans la part des autres (ch. 17, p. 117). Après que Moïse a nommé les chefs des tribus, chacun a par conséquent géré sa part, s'occupant de ses affaires internes (milices, nomination des juges, guerres). Plus globalement, au début du chapitre 16, la formation de la communauté chez Spinoza est avant tout d'ordre utilitaire : il s'agit de sortir de l'état de nature, parce qu'il met les individus en danger, non de fusionner au nom de valeurs communes. C'est également la nécessité de se protéger qui soude ou forme la communauté dans les pièces d'Eschyle : Étéocle rassemble les hommes de sa cité pour venir à bout des assauts des Argiens menés par son frère Polynice, les Danaïdes cherchent refuge chez les Pélasges parce qu'elles fuient le désir brutal de leurs cousins. « Concitoyens-étrangers » (p. 53), elles n'ont aucune intention de s'unir aux Argiens, refusant d'emblée tout rapprochement intime. Danaos leur suggère finalement d'éviter de susciter le désir des hommes, si prompt à s'exprimer face à leur jeunesse et à « la délicate beauté des vierges », alors même que pour le fuir, elles ont tant souffert (p. 85). Enfin, si nous avons noté que le monde élégant se rassemble à l'Opéra dans le premier chapitre du roman porté à notre étude, il est d'emblée précisé que le contact est de courte durée. Chacun repart chez lui le plus rapidement possible une fois la représentation terminée (voire avant la fin), en grimant dans le premier coupé « Brown » de la file, les Américains étant « encore plus pressés de quitter leurs divertissements que de s'y rendre ». Dans la « loge réservée à son cercle », Archer n'échange d'ailleurs avec « les hommes de son clan » que « de légers propos » (ch. 1, p. 22 et 25). Quant au bal annuel donné par Regina et Julius Beaufort, il réunit la haute société de New York dans une demeure qui présente la particularité de posséder une salle de bal, réservée à ce seul usage une fois par an. L'emploi du verbe « défilé » dans la phrase : « Tout New York défilait dans ses salons » (p. 38), confirme qu'il s'agit, lorsqu'on y est invité, de rester chez Julius Beaufort quelques heures, pour saluer ses pairs, éventuellement pour leur faire part d'une grande nouvelle (May annonce ses fiançailles lors du bal) ou pour danser, le tout dans une certaine forme de solitude comme l'indique la jeune femme : « Nous sommes seuls ensemble, n'est-ce pas ? » (ch. 3, p. 41). La communauté n'est ainsi effectivement pas « communion » entre les êtres qui la composent, qui ne font que se croiser ou se réunir ponctuellement.

Ni fusionnelle, ni disséminée, la communauté consiste donc en un simple rassemblement d'individus sur le même territoire, ce qui leur donne l'occasion d'établir un « contact ».

Néanmoins, nos œuvres témoignent aussi de communions, tout autant que de dispersions. Vivre dans un même lieu n'est alors ni une condition suffisante, ni une condition nécessaire pour définir la communauté.

Contrairement à ce que soutient notre philosophe, la « communion » peut bel et bien être une caractéristique essentielle de la communauté. Vivre ensemble, c'est d'abord souvent souscrire aux mêmes idées, comme en témoignent les époux Van der Luyden « si parfaitement semblables » qu'ils ne prennent jamais une décision sans la faire précéder d'un « mystérieux conclave » consistant pour chacun à demander l'avis de son alter-ego, « leurs yeux pâles s'interrog[eant] dans une consultation prolongée » (ch. 7, p. 69 et 73). La communauté, conjugale ou familiale notamment, est donc propice à une véritable « communion » à tel point que le chœur des Danaïdes s'exprime à la première personne du singulier : les cinquante filles de Danaos ne font qu'un, tout autant que leurs cousins, les fils d'Égyptos s'expriment par la voix d'un seul : le héraut qui les représente. Le sens religieux du mot « communion », rassemblement des fidèles autour de l'autel, est également au centre de nos œuvres. Il a pour fondement les rites et les croyances qui unissent profondément les individus composant la communauté. « Selon la vieille coutume de New York », May doit accompagner ses parents à l'église le dimanche « matin et après-midi » (ch. 10, p. 96-97). Wharton évoque aussi les « rites du deuil américain » (ch. 8, p. 76) et plus longuement, le mariage de Newland avec May, lorsque tous les membres de l'« assemblée » se

trouvent « réunis [...] sous le regard de Dieu » (ch. 19, p. 187 et 192). Dans le traité de Spinoza, c'est à sa présence dans un lieu de culte identifiable qu'on sait « ce qu'est un homme : chrétien, turc, juif ». L'appartenance d'un individu à une communauté religieuse tient en particulier « à ce qu'il fréquente telle ou telle église » (préface, p. 50). La réunion des Hébreux dans le « palais de Dieu » qu'ils ont tous contribué à ériger, leur « très profonde révérence du Temple », sont le fondement de leur religion : « cette demeure ne dut pas être construite aux frais d'un seul, mais aux frais de tout le peuple, afin que la demeure où Dieu devait être consulté fût propriété commune » (ch. 17, p. 113 et 133). Notre philosophe voit dans cette fraternité une base fiable pour la communauté : « Qui voudrait violer en effet le droit sacré de ses consanguins ? Que vouloir de mieux que de nourrir ses consanguins, ses frères, ses parents, par piété religieuse ? » (ch. 17, p. 136). Dans *Les Suppliantes*, les « autels de la ville, demeures [des] dieux » des Grecs, rassemblent aussi les citoyens qui ne manqueront pas de voir les rameaux que Danaos va y disposer, sur le conseil avisé de Pélasgos (p. 68). C'est d'ailleurs « Zeus sauveur » qui « garde les foyers des justes » que les Danaïdes supplient d'emblée lorsqu'elles veulent prouver qu'elles appartiennent déjà à la communauté. Elles tiennent « pieusement » sur leur bras gauche leurs « rameaux aux blanches guirlandes, attributs de Zeus suppliant » (p. 57), souscrivant ainsi aux usages en vigueur à Argos, ce que Pélasgos remarque immédiatement : il voit « des rameaux suppliants déposés suivant le rite aux pieds des dieux de la cité » (p. 59).

De même, dans *Les Sept contre Thèbes*, les femmes invoquent les dieux un à un, et se réfèrent aux « mystères prodigieux d'offrandes célébrés dans cette cité » (p. 148), preuve que la communauté se rassemble régulièrement pour prier. Les rites religieux sont par conséquent dans nos œuvres un élément fondateur des communautés, qui rassemblent les individus dans une même croyance. Les mythes d'autochtonie présents dans les deux pièces d'Eschyle confirment cette communion, qui se manifeste cette fois entre les individus formant communauté et le lieu où ils sont nés : dans *Les Suppliantes*, le roi se présente comme « le fils de Palaichtôn, qui naquit de la terre, Pélasgos, chef suprême de ce pays ». Il ajoute que « le peuple des Pélasges qui cultive ce sol a naturellement pris le nom de son roi » (p. 59). Dans *Les Sept contre Thèbes*, Mélanippe, le preux fils d'Astacos, « a poussé sur la souche des Fils du Sillon, épargnés par Arès, et c'est un vrai enfant de la terre thébaine » (p. 155)¹. Il ne s'agit pas seulement de fréquenter un même lieu, il s'agit de provenir littéralement de la terre commune. C'est parce que la « Terre maternelle, la plus tendre des nourrices [...] a pris toute la charge de [leur] nourriture » que les Thébains doivent se préparer à défendre leur ville (p. 143). Dans le roman de Wharton, la communauté familiale se rassemble aussi dans des lieux de prédilection, qui peuvent être des lieux d'union presque sacrés. Ainsi, la bibliothèque où se tient Newland Archer à la fin du roman « avait été, pendant plus de trente ans, le centre de la famille » : c'est là notamment que le fils aîné, Dallas, « trop frêle pour être porté à l'église au cœur de l'hiver », a été baptisé « par leur vieil ami, l'évêque de New York » ; c'est là aussi que Newland a embrassé sa fille Mary à travers son voile de mariée avant la traditionnelle « cérémonie nuptiale à Grace Church ». Là se trouve, « toujours à la même place », la première photographie de May qu'Archer a gardée. Ce lieu redécoré par Dallas est un point de repère stable où la famille s'est toujours rassemblée dans des moments de ferveur et de communion intense et sincère. Ainsi, les coutumes et les rites propres à une communauté, religieux ou non, viennent souder ses membres entre eux, voire les faire littéralement fusionner, dans une communion profonde.

Cette communion profonde entre les membres d'une même communauté ne semble pourtant pas incompatible dans nos œuvres avec une « atomisation », ou une dissémination de ses membres qui pourraient se trouver éloignés géographiquement les uns des autres sans pour autant cesser de se considérer comme appartenant au même groupe, dans une forme de fraternité. À partir du moment où un lien profond s'est établi entre eux, peu importe l'endroit où ils peuvent se trouver. Dans le roman porté à notre étude, Mrs. Manson Mingott a eu l'audace de faire construire sa maison en pierres

1. Une note nous indique que le texte grec évoque « des hommes semés » : « Il s'agit des hommes nés des dents du dragon semés par Cadmos » (p. 404). Ils sont donc nés de la terre.

de taille blanches « dans le quartier lointain de Central Park » et cela passe pour le « comble de [la] témérité » (ch. 2, p. 30). Elle s'est émancipée du quartier traditionnellement affecté au séjour de la haute société, à savoir la Cinquième avenue, et sait qu'on lui reproche cet éloignement. Cela n'empêche pas la vieille dame d'être reconnue comme la matriarche, celle qui prend les décisions, que l'on consulte au moindre doute. Toute la famille et toute la communauté new-yorkaise convergent chez elle continuellement, d'autant plus qu'elle est dans l'incapacité de se déplacer en raison de son obésité. Ainsi, même physiquement « éloignée », Catherine reste le centre de la communauté. De même, « le pompeux hôtel des Van der Luyden dans Madison Avenue n'[est] que rarement habité », car ils ne font que de « brèves apparitions à New York », partageant le reste de leur temps entre leur terre dans le Maryland et Skuytercliff, leur grand domaine sur l'Hudson (ch. 6, p. 67). Ils demeurent cependant des références, « les arbitres sociaux de leur petit monde » (ch. 7, p. 71). Dernier exemple chez Wharton : lorsqu'Archer propose à Ellen de partir vers un monde où ils seraient « simplement deux êtres qui s'aiment », ne supportant pas qu'elle vive à Washington tandis qu'il demeure à New York, ce qui les contraint à être « à la fois si unis et si séparés », elle est perplexe et amère : ce pays merveilleux n'existe pas, et leur situation autant que l'amour profond qu'ils se portent l'un à l'autre rendent l'éloignement obligatoire : « Nous ne sommes l'un près de l'autre qu'à condition de rester séparés » (ch. 29, p. 268 et 273). Spinoza évoque quant à lui aux chapitres 16 et 18 de son traité la diaspora des Juifs, envoyés à Babylone sous Nabuchodonosor, et la résistance de certains Hébreux, refusant de « jurer fidélité aux Gentils » (ch. 16, p. 92). Ils ont beau devoir obéir à un nouveau souverain, sur une autre terre que la leur, ils refusent de renoncer à leur croyance, et se sentent toujours membres de la communauté juive. Selon la Bible, plus de quarante mille reviennent en Judée lorsqu'ils sont libérés, mais les autres se sont installés et restent à Babylone, constituant le premier centre de la diaspora : les Hébreux forment donc une communauté sans tous résider au même endroit. Spinoza envisage encore plus clairement le cas de David, « contraint de s'exiler », qui « se plaint devant Saül » qu'on voudrait le mener à rendre un culte « à des dieux étrangers », ce qu'il ne fera pas, même lorsqu'il est obligé de fuir (ch. 17, p. 128).

Enfin, dans *Les Sept contre Thèbes*, Polynice se sent le souverain légitime de Thèbes alors même qu'il est relégué dans la cité voisine, à tel point qu'il a lancé « une armée étrangère à la conquête de sa ville ». Sa sœur Antigone refuse après sa mort son exclusion de la communauté familiale marquée par l'absence d'une digne sépulture décidée par les commissaires de la cité cadméeenne qui veulent qu'il soit « jeté hors de [leur]s murailles » : même s'il vivait hors de Thèbes, il reste uni à sa sœur (et à sa communauté puisque la moitié du chœur fait cortège derrière sa dépouille) par « un lien étrangement fort » (p. 174-175). On peut donc appartenir profondément à une communauté même en étant isolé géographiquement.

Par conséquent, le fait de partager un lieu de vie commun ne saurait suffire à définir une communauté. Dans notre roman, Ellen a pour voisins proches « des petites couturières, des empaillleurs d'oiseaux exotiques, des « gens qui écrivaient » », en d'autres termes des personnes qui n'appartiennent pas à son monde (ch. 9, p. 83). Habite aussi dans son quartier Ned Winsett, « un journaliste qu'[Archer] rencontrait quelquefois ». Quand Archer lui apprend l'identité de cette charmante inconnue venue consoler et panser son fils après une mauvaise écorchure, comprenant que sa « voisine s'appelle la comtesse Olenska », il manifeste un grand étonnement : « – Je me demande comment une comtesse a pu s'installer dans notre affreux quartier. – Parce qu'elle se moque bien du quartier : elle passe devant nos catégories sociales sans même s'en apercevoir » (ch. 14, p. 136). Dans le traité porté à notre étude, les Hébreux finissent par ne plus supporter les Lévités chargés du temple sacré. Des prophètes les détournent alors du pontife en établissant « des cultes nouveaux ». Des guerres civiles s'ensuivent, d'autres temples sont érigés, divisant la communauté initiale, alors même que tous demeurent sur le même sol (ch. 17, p. 136 et 140). Spinoza précise d'ailleurs que généralement, l'État est davantage menacé en interne par ses citoyens que par des ennemis venant de l'extérieur, donnant pour exemple la république des Romains, « toujours victorieuse de ses ennemis et tant de fois vaincue et réduite à la condition la plus misérable par ses citoyens », ce dont témoigne Tacite, au commencement du livre IV des *Histoires* « où il dépeint l'aspect très misérable de la ville » (ch. 17, p. 103). Le lieu de vie commun

! pas de retour à la ligne dans une sous-partie

concl. (2)

idée (3)

est donc ici détruit par des rivalités internes. Dans *Les Sept contre Thèbes*, hommes et femmes habitent et défendent la même ville mais ne s'entendent guère sur les moyens d'y parvenir. Alors qu'Étéocle et le messager évoquent avec un certain esthétisme la guerre qui se joue aux portes de Thèbes dans la scène centrale des boucliers, les femmes se lamentent et envisagent l'issue du combat de façon très réaliste : une ville en proie aux pillages, qui « se vide au milieu des cris », les nourrissons tués à la mamelle, les femmes violées (p. 153). Les propos misogynes tenus par le roi contre ces « intolérables créatures » que sont les femmes confirment qu'il y a bien là deux communautés qui cohabitent sur le même sol. Étéocle tente même de subdiviser l'espace en demandant au chœur de « rester dans [s]a maison » (p. 150). Dans *Les Sept contre Thèbes*, Pélasgos autorise aussi les Danaïdes à ne pas se mêler aux Argiens qui les ont pourtant accueillies au risque d'une guerre pour leur cité : « Des logis sont là tout prêts pour vous, si vous voulez habiter avec d'autres. Vous êtes libres aussi, s'il vous agrée davantage, d'occuper des demeures disposées pour vous seules. Choisissez – vous êtes libres – ce qui vous paraîtra le plus avantageux et le plus agréable ». Habitant avec les Argiens dans leur « cité bien close », elles pourront par conséquent former un groupe à part. Ainsi, le fait de se trouver dans un même endroit ne suffit pas à définir une communauté.

Il semble donc, à l'issue de la deuxième partie de notre étude, que les ouvrages que nous avons lus puissent nuancer la citation qui nous intéresse, et ce sur tous les plans : la communauté peut être « communion » mais aussi « atomisation ». De fait, ce n'est pas la simple cohabitation qui permettrait de la définir.

Comment nos œuvres nous permettent-elles alors de dépasser la définition minimaliste proposée par Jean-Luc Nancy, en transformant cet oxymorique « être-ensemble sans assemblage » en un vivre-ensemble riche de véritables partages humains ? Tout d'abord, la communauté y est souvent perçue comme une construction commune, un bâti, un charpentage. Il s'agit bel et bien de mettre en place un « assemblage » qui permet le vivre-ensemble et qu'il faut valoriser. C'est en effet cette volonté de réunir, de fixer ensemble des éléments destinés à former un tout qui définirait une communauté stable. Si, dans le roman de Wharton, il faut contrer la volonté cruelle des invités des Lovell Mingott de ne pas rencontrer Ellen, très visible au moment du boycott du dîner organisé en son honneur, c'est justement parce qu'il faut maintenir l'assemblage jusqu'alors sans « fissure apparente » que constitue la pyramide à laquelle on compare la société de New York, dont la construction est détaillée : « La base [...] se composait d'une majorité de familles honorables. [...] sur ces fondements solides [...], la pyramide s'élevait en diminuant vers le sommet, composée d'un bloc compact [...] ». C'est pour cette raison qu'Adeline demande à son fils de l'accompagner chez les Van Der Luyden, filant encore la métaphore de la construction et de l'assemblage : « Si nous ne nous tenons pas entre nous, c'est l'effondrement de la société » (ch. 6, p. 65-67). L'organisation de l'État hébreu qui répartit les rôles entre le Pontife et le souverain d'une part, et entre les Lévites (chargés de l'administration du temple, mais tenus à l'écart du commandement et de toute propriété donc nourris par le peuple) et les Hébreux d'autre part, est bien un assemblage dans lequel chacun joue un rôle précis en interaction avec les autres. La notion de « pacte » passé entre les hommes pour sortir d'un état de nature angoissant suppose aussi chez Spinoza de « s'unir en un corps » afin qu'« une société [puisse] se former ». « Le droit d'une société de cette sorte est appelé démocratie, et la démocratie se définit ainsi : l'union des hommes en un tout qui a un droit souverain collectif sur tout ce qui est en son pouvoir » (ch. 16, p. 70 et 75). La conclusion de notre philosophe emploie, comme celle d'Adeline Archer, le vocabulaire de la construction : « Ôté ce fondement, tout l'édifice s'écroule » (ch. 16, p. 77). C'est également la démocratie athénienne qui sert de modèle structurel (certes anachronique si l'on considère la temporalité du mythe) dans *Les Suppliants* d'Eschyle : Pélasgos refuse de prendre quelque décision que ce soit concernant le sort des jeunes filles. Il doit avoir auparavant « communiqué les faits à tous les Argiens » (p. 64), et c'est finalement une « décision prise selon la loi du scrutin populaire, où prévaut la majorité » qui valide l'intégration des Danaïdes. Il y a donc bien divers « assemblages » fondateurs des communautés présentes dans nos œuvres.

On peut cependant comprendre ce qu'une « communion » au sens d'entre-soi limitatif pourrait avoir de malsain. Dans *Les Sept contre Thèbes*, c'est bien une communion poussée à l'extrême, en tant qu'absence totale d'ouverture à autrui qui est le fondement malheureux de la tragédie des Labdacides : (Edipe fusionne sexuellement avec sa mère, ayant « osé ensemencer le sillon sacré où il s'était formé et y planter une souche sanglante » (p. 166), tandis qu'Étéocle (qui est par ailleurs, on l'a vu, réfractaire à toute ouverture à l'autre sexe, comme les Danaïdes dans la deuxième pièce portée à notre étude) et Polynice se donnent mutuellement la mort et répandent sur le sol thébain leurs sangs entremêlés, y imprimant une tache indélébile : « Dans la terre trempée de leur sang, leurs vies se sont mélangées : cette fois, ils sont bien de même sang ! » (p. 172). L'inceste et le double meurtre fraternel peuvent être vus comme une variation sur ce thème de l'entre-soi fusionnel et délétère, de l'attirance unique pour le même, qui mène à la tragédie. De même, Newland Archer déplore d'avance la « monotonie » de sa vie future, consistant à faire « toujours la même chose, à la même heure, dans le même cadre », avec les mêmes personnes (ch. 10, p. 99), des personnes qui en viennent à se ressembler à force de cohabiter, comme sa mère et sa sœur Adeline et Janey, auxquelles « l'habitude de vivre ensemble dans une étroite intimité » a donné « le même vocabulaire », les mêmes pensées (ch. 5, p. 52). M. Rivière, ce jeune intellectuel français si « intéressant » aux yeux d'Archer, rêve de « faire un grand plongeon » et se demande « s'il y aurait une place pour [lui] à New York ». Après leur « causerie » partagée, le personnage principal du roman a senti « passer un air nouveau et son premier mouvement avait été d'inviter le jeune homme à dîner ». Mais May met rapidement un terme à cette idée : « Il est bien commun. [...] Qu'est-ce qu'il viendrait faire à New York ? » (ch. 20, p. 204-205). Il n'y a donc pas de place pour un homme qui s'intéresse à la vie intellectuelle dans l'architecture de New York. Pas plus que pour les artistes, les musiciens, et les écrivains qui se tiennent « au-delà de la glissante pyramide qui composait le monde de Mrs. Archer », dans une « région hétéroclite » : « Ces échantillons épars de l'humanité n'avaient jamais essayé de s'amalgamer avec la société », préférant « rester entre eux », sachant par avance qu'ils ne seront pas les bienvenus dans l'édifice principal (ch. 12, p. 116). Le comportement de la mère et de la sœur d'Archer lorsqu'elles partent en voyage va également à l'encontre de l'ouverture d'esprit qui devrait y présider, puisqu'elles respectent une forme de loi tacite qui consiste à ne jamais s'imposer « aux relations que l'on pouvait avoir en pays étranger » : « Mrs. Archer et Janey, au cours de leurs nombreux voyages en Europe, avaient rigoureusement observé cette règle, et opposé une si impénétrable réserve aux avances de leurs compagnons de voyage qu'elles avaient presque réussi à ne jamais échanger un mot avec des « étrangers » autres que des employés d'hôtel et de chemin de fer ». L'amour des siens et la peur de l'autre que pressent Danaos lorsqu'il suggère à ses filles de faire profil bas car « chacun est prêt à lancer le blâme sur un étranger » (p. 84), trouve son équivalent dans le *Traité théologico-politique*, où Spinoza explique que « l'amour du concitoyen » équivaut chez les Hébreux à « la haine qui leur était commune envers les autres nations » (ch. 17, p. 133). La crainte de ce qui est différent confirme par conséquent le dangereux repli endogamique qui menace toute construction d'un assemblage viable.

La seule manière pour que l'assemblage soit réussi devient alors l'érection d'une communauté ouverte nécessitant un vrai « partage », au sens d'ouverture du groupe à celui qui vient d'ailleurs. Il s'agirait d'inclure l'étranger, de s'intéresser à la spécificité, aux particularités de ceux qui, originellement à l'extérieur, désirent se fondre dans la communauté, de saisir la richesse apportée par la différence. Si l'État des Hébreux ne peut finalement être pris pour modèle selon Spinoza, c'est parce qu'il est fermé sur lui-même : ce fonctionnement ne pourrait convenir qu'à « des hommes qui voudraient vivre seuls sans commerce avec le dehors, se renfermer dans leurs limites et s'isoler du reste du monde, pas du tout à des hommes auxquels il est nécessaire d'avoir commerce avec d'autres » (ch. 18, p. 146). À ce fonctionnement autarcique et autocentré, Spinoza préfère celui de la ville d'Amsterdam qui jouit d'une grande ouverture par la liberté de pensée et d'expression qu'elle accorde à ses habitants et est admirée par toutes les nations : ville éminente, république florissante, composée d'hommes très différents, « de toutes nations et de toutes sectes » vivant ensemble « dans la plus parfaite concorde » (ch. 20, p. 203-204). Chez Wharton, Mrs. Lemuel Struthers, revenue d'un long séjour en Europe, est bien décidée

à « faire le siège de la petite citadelle fermée » que constitue la société de New York, et Mrs. Mingott se dit immédiatement « curieuse de la connaître », espérant parallèlement que « la maison sera plus gaie » avec l'arrivée d'Ellen (ch. 4, p. 48), ce qui suppose qu'elle souhaite inclure celles qui veulent intégrer ou réintégrer la communauté. Cela demande d'annoncer officiellement à Ellen que May est fiancée avec Archer, et May le demande expressément à son futur époux : « Elle pourrait croire que je l'ai oubliée. Vous comprenez, elle est de la famille, et comme elle a été si longtemps absente, il est naturel qu'elle soit un peu susceptible » (ch. 3, p. 42). L'accueil, le dialogue, sont ainsi de beaux et vrais partages présents dans nos trois ouvrages, menant à une forme de fraternité. Car ce sont bien des « frères prêts à veiller sur [leur] exil loin de la Terre Brumeuse » que viennent chercher les Danaïdes, elles qui ont entrepris un long trajet depuis les « bouches au sable fin du Nil », « à travers la houle des mers » pour réintégrer les « rives d'Argolide, berceau de [leur] race », et qui espèrent que leur « accent barbare » (p. 55), leurs « teints brunis des traits du soleil » (p. 56), leur « accoutrement si peu grec » (p. 59) ne nuiront pas à leur intégration. Si effectivement elles font initialement peur à Pélasgos, qui voit en elles des Libyennes, des Égyptiennes (« Le Nil pourrait encore nourrir plantes pareilles »), des Chypriotes, des Indiennes nomades, ou, plus inquiétants, des « Amazones, vierges carnassières », le dialogue permet d'établir une lignée commune à partir de la narration de la légende d'Io : « Là aussi, ton récit concorde avec le mien ». Il s'agit donc de « transplant[er] » à Argos « une race jadis sœur de [celle de Pélasgos] ». Inclure celui qui vient d'ailleurs est donc une condition importante pour instaurer de vrais partages entre les individus au sein d'une communauté saine et ouverte. **Cond (3)**

Il faut par conséquent ardemment souhaiter un « vivre-ensemble » fondé sur la volonté d'un assemblage : se rassembler le plus largement possible pour expérimenter le partage de valeurs humaines.

Pour conclure, la définition proposée par Jean-Luc Nancy, qui voit en la communauté une réunion des individus en un lieu dans lequel ils pourraient se croiser sans se trouver fondamentalement unis les uns aux autres nous a semblé intéressante : la communauté demande un regroupement sur le même sol, et est donc contraire à l'« atomisation », tout en n'étant pas foncièrement « communion ». Cette approche semble néanmoins pouvoir être nuancée à la lecture de nos œuvres. En effet, celles-ci présentent non seulement des exemples de « communion » mais aussi des cas d'« atomisation ». Le critère spatial ne fait donc pas l'essence d'une communauté. Enfin, il nous a paru important de réhabiliter l'« assemblage », fondateur des sociétés que nous avons côtoyées au cours de nos lectures. Si la « communion » des membres des communautés présentes peut tourner à un entre-soi peu propice au partage de valeurs, une communauté heureuse peut se construire sur l'inclusion de ceux qui viennent d'ailleurs. Finalement, vivre les uns à côté des autres sans nouer d'interactions affectives serait passer à côté de ce que la communauté peut apporter de profond et de riche à chacun. C'est en effet une tendance spontanée, un élan fondamental des hommes que de se rassembler pour créer des relations interindividuelles qui dépassent le cadre d'un simple « contact ». Dans son essai intitulé *Phénoménologie de la perception*, paru en 1945, Maurice Merleau-Ponty, envisage ainsi un espace symbolique, celui qui se crée lorsque deux individus se parlent l'un à l'autre. Il conclut alors sur l'existence d'un lieu partagé qui serait cette fois un espace psychique : « Dans l'expérience du dialogue, il se constitue entre autrui et moi un terrain commun, ma pensée et la sienne ne font qu'un seul tissu, mes propos et ceux de l'interlocuteur sont appelés par l'état de la discussion, ils s'insèrent dans une opération commune dont aucun de nous n'est le créateur... Nous sommes l'un pour l'autre collaborateurs dans une réciprocité parfaite, nos perspectives glissent l'une dans l'autre, nous coexistons à travers un même monde ».

↑RETOUR

ouverture

